

A photograph of a man plowing a field with a horse. The man is on the left, wearing a dark shirt and pants, holding the reins. The horse is in the center, pulling a wooden plow. The field is golden-brown, suggesting a late summer or autumn setting. In the background, there are rolling hills, a few trees, and a small building under a cloudy sky.

**Gustave Roud**

**Essai pour  
un paradis**

suivi de

**Pour un  
moissonneur**

**ZOE**  

---

**Poche**

GUSTAVE ROUD

ESSAI POUR UN PARADIS

*suivi de*

POUR UN MOISSONNEUR

*Préface de Maryline Desbiolles*

**ZOE**  

---

**Poche**

*Ce livre a bénéficié de l'aide d'une fondation  
privée genevoise et de Pro Helvetia,  
Fondation suisse pour la culture.*

© Association des amis de Gustave Roud et,  
pour cette édition, Éditions Zoé

Couverture et images intérieures :  
© Fonds photographique Gustave Roud/Subilia,  
BCUL, AAGR

Éditions Zoé, chemin de la Mousse 46,  
CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2021  
[www.editionszoe.ch](http://www.editionszoe.ch)

Maquette de couverture : Notter + Vigne  
ISBN 978-2-88927-893-0  
ISBN EPUB 978-2-88927-894-7  
ISBN PDFWEB 978-2-88927-895-4

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien  
de la République et Canton de Genève,  
et de l'Office fédéral de la culture.*

## Me voici nu

J'invente que je lis Gustave Roud comme si je n'avais jamais rien lu de lui, comme si je ne savais rien de lui, comme si je n'avais jamais vu son grand corps longiligne tout droit sorti des doigts de Giacometti qui lui est presque exactement contemporain. « Me voici nu » écrit le poète dans *Pour un moissonneur*. Aussi nu que le sera *L'homme qui marche*, pétri de tout le savoir de la sculpture mais qu'il s'agit de porter en avant et de ne pas répéter. *L'homme qui marche* ne s'apprête pas à mettre un pied devant l'autre encore et toujours, il est sur le point de se défaire, de n'être rien, rien d'autre que le mouvement. Guetté par le vacillement, la chute peut-être bien.

Nu, dénudé plutôt, non pas nu comme au premier jour, la nudité n'est pas un don,

mais un effort, une ambition, l'homme qui marche, « impossible "je suis" », est tendu vers un perpétuel devenir. Le nuage qui ouvre *Essai pour un paradis* de Gustave Roud porte dans ses flancs incertains *L'homme qui marche* de Giacometti. Comme si le poète avait une longueur d'avance, une légèreté d'avance, ai-je envie de dire, lui qui, sa vie durant, n'aura pas quitté le Haut-Jorat d'enfance, ni même la ferme familiale, mais qui est tout aussi incertain de sa demeure que les flancs du nuage. Rien moins que replié sur un territoire mais étendu à lui et jusqu'au ciel. Offert à la dispersion, offert au vent « comme une femme » – trois fois la comparaison revient dans ces pages –, comme les graminées qui parsèment le livre et seront fauchées puis moissonnées par les paysans qu'ardemment il désire.

J'invente que je lis Gustave Roud comme si je n'avais jamais rien lu de lui. J'invente et je n'invente pas. Une image mal saisie, un mot lu trop vite qui soudain à la relecture me saute aux yeux, et toute la page en est éclairée. Je la découvre pour la première fois. Chaque mot ici compte, entre dans la composition. Comme la touche de couleur sur laquelle tombe un éclat de lumière qui révèle le tableau, le fait prendre. Le poète écrit et voit, le lecteur avec lui. Le lecteur lit et voit. Me voici nu, pourrait-il s'écrier

lui aussi devant les mots qui lui donnent le ciel commun et prodigieux, me voici nu pourrait-il s'écrier en buvant avec le poète et « avec délice le vent cru ».

Gustave Roud convoque la splendeur de Poussin, mais c'est à de plus proches peintres que je pense en le lisant. À Braque, ses collages, comme je découvre le paquet de tabac rouge et gris, avec les mots écrits en gros qui trouent la page, TABACCO VIRGINIA FORTE, assorti du foulard gris d'Aimé. Confrontation si frappante qu'il n'y aurait « plus rien à dire ». À Cézanne surtout. Sa solitude entêtée. Entêtante. Son obstination. À peindre le même. Montagne Sainte-Victoire, Madame Cézanne, ou pommes. À se délivrer du sujet. À délivrer le sujet pour qu'enfin il apparaisse. À absorber le réel dans le tableau, l'agencer selon l'intelligence du tableau, couleurs et formes, afin d'exhausser le réel, qu'il soit digne d'être peint, que la faucheuse d'Aimé, l'habit d'Aimé, « d'une douceur chatoyante, inépuisable, exquise », soient dignes d'être chantés comme de figurer dans *Les Funérailles de Phocion*, le tableau de Poussin.

Nous nous moquons bien cependant de Phocion dont le cadavre est caché sous un drap, mais pas d'Aimé, vivant pour toujours, dont le « vrai » nom brille dans la seule dédicace, Olivier Cherpillod de Sarandin. On sait combien l'amoureux se plaît à prononcer le

nom de celui qu'il aime. Le nom est la chair d'Aimé, son corps désirable. La dédicace irradie vers *Essai pour un paradis*.

« Hier soir avec Aimé, notre lente cause-rie », Aimé n'est pas amant, mais nul doute qu'il est une présence amie, j'en veux pour preuve qu'*amie* est l'anagramme d'*aimé*, la vérité contenue dans les mots. Mais contrairement à *Pour un moissonneur*, *Essai pour un paradis* n'est pas seulement une adresse, Aimé n'est pas seulement *tu* mais *il*. Aimé est la présence même. Il n'est pas assujetti, pas sujet, le poème est son royaume. De même qu'il n'est pas seulement celui qui est peint mais celui qui peint, il peint le paysage avec sa faux et sculpte des andains comme des cannelures de colonnes. Colonnes couchées dans les champs. Le désir que le poète a d'Aimé se propage au champ *touché* par Aimé. Le poète est le champ fauché. Épis, herbes et fleurs mélangées. Voici la moisson. Ces pages d'or et de lumière que le poète a recueillies sous la lame d'Aimé, ces pages plus que vivantes comme le poète a consenti à disparaître pour que lève la joie. Sans doute ne survivra-t-elle pas à l'été, qu'importe, une fois elle a levé.

*Pour un moissonneur* paraît en 1941, un peu moins de dix ans le séparent d'*Essai pour un paradis*. Une éternité d'ombre. Il est également dédicacé à celui qui est désiré, Fernand Cherpillod, le neveu d'Olivier. Mais

il n'est pas Aimé, sa présence n'est pas amie. Ses mains ne sont pas « *bonnes* » ni « chargées d'amitié vers les choses ». Ses mains sont blessées. Sa présence n'est pas amie, elle est même sujette à caution. Gagnée par l'hiver, la forêt. « Où es-tu ? » On dirait que le poète appelle un chevreuil, farouche, insaisissable, une bête des bois qui a commerce avec les morts. *Château Noir* de Cézanne. Envers, ombre portée de *La Montagne Sainte-Victoire* dont la roche est fauchée par le soleil. Le château peint par Cézanne n'est pas noir, au contraire, il est ocre, orange même, désirable, mais il est défendu par le désordre des branches, de la broussaille, la confusion de l'obscurité. Aucune faux ne l'a séparé du chaos. Le chevreuil s'enfonce dans les terres incultes, inquiétantes. On frissonne, on le perd. Il faut se perdre aussi, mourir à soi-même, il faut écrire depuis sa mort pour avoir une chance d'atteindre le chevreuil, de parler aux vivants.

Me voici nu. On n'oublie pas encore ce qui nous a portés. Poussin, Bach, Novalis, ou plus surprenant peut-être, Mansfield, de quelques années l'aînée de Gustave Roud mais éternellement plus jeune que lui, comme elle est morte il y a longtemps déjà, en 1923. Katherine Mansfield à laquelle je pensais l'autre soir à Menton où une rue porte son nom, où elle vécut quelque temps, écrivit

des nouvelles, atteinte par la tuberculose qui allait bientôt l'emporter mais refusant de plier le genou devant le désespoir, se rappelant « qu'à chacun de leurs séjours au bord de la mer, elle était partie se promener toute seule, qu'elle s'était avancée le plus près possible de l'eau et avait chanté quelque chose, quelque chose qu'elle avait inventé, tout en contemplant cette mer qui ne connaissait pas le repos. » Chantant à l'oreille de Gustave Roud et par son entremise à la mienne. Frise de trois personnages se tenant par l'épaule au bord de la mer, et se donnant le mot sans connaître de repos.

On n'en finit jamais de lire. Je n'ai rien lu. Je n'ai rien lu de Gustave Roud. Le mot réclame encore et toujours d'être examiné, soupesé dans la paume, porté à la lumière et tenu au secret, frotté aux autres mots pour voir si quelque feu en jaillirait. Lecteur, où es-tu ? Le mot est un chevreuil. Si on lui met la main dessus, son cœur cesse de battre, si on le laisse s'échapper, on risque de le perdre de vue. Lecteur, où es-tu ? Lecteur aux aguets qui ne fait pas du mot sa proie mais son vertige. Lire est une histoire d'amour.

Je me reprends. Je reprends tout du début. Je relis les deux poèmes en prose de Gustave Roud en entier, à toute allure, portée par leur musique dont je monte le son, je lis si vite que j'ai le sentiment de ne rien comprendre

mais que les mots me comprennent. Les mots et moi nous respirons en grand. Je balaie mon bureau, je m'applique, je passe bien le balai dans les coins. Depuis longtemps j'ai le projet d'écrire quelque chose avec le mot *balayer*. Il serait question à nouveau de ma grand-mère qui s'échinait à faire propre. Faire propre, mettre au propre. Passer la serpillière, l'eau de Javel, balayer surtout, et même la route à grande circulation devant sa minuscule mercerie-bonneterie. À un certain moment de la journée, quand elle savait qu'il n'y avait presque plus de voitures ni de camions, elle balayait vigoureusement le trottoir et la chaussée. Elle balayait la route. On se moquait d'elle mais aujourd'hui je ne suis pas loin de croire à l'héroïsme de cet acharnement déraisonnable, envers et contre tout. Balayer ne s'inscrit pas dans *Les Travaux et les Jours*, n'a aucune lettre de noblesse, balayer n'est pas faucher ni moissonner, mais je compte sur Gustave Roud pour m'aider.

Faire propre, mettre au propre. Vite, les camions grondent déjà tout près, et la guerre n'est pas loin qui enleva un deuxième enfant à ma grand-mère. « La route est pleine de corps étendus, les hommes, les femmes qui courent çà et là s'y heurtent comme des aveugles. » C'est le dernier rêve que délivre le poète à la fin d'*Essai pour un paradis*, le rêve qui nous relie aux déchirements du monde.

Aimé s'est fait ange, non pas tombé du ciel mais né de la moisson. Celui qui voit, celui par qui on voit. Il faut compter sur Aimé pour ne pas être aveugle à son tour, pour soutenir « de tout son regard cet orage d'épouvante et de lumière sur le monde ». Il faut compter sur le poète pour regarder le monde fût-il irregardable. Il faut compter de tout son cœur sur les viatiques qu'il nous tend, « le ciel de juin comme un morceau de nacre », « une toute petite étoile », un oiseau qui porte « aux vivants les messages des morts ».

Ai-je écrit là une préface, une présentation, un préambule ? Allons donc ! Dans un champ fauché de frais, quelques épis glanés, disposés dans la main ouverte.

Que le vent les disperse

*La Fontaine de Jarrier, août 2020,*

Maryline Desbiolles

## Note éditoriale

L'édition originale d'*Essai pour un paradis* a paru dans les *Cahiers d'Aujourd'hui* publiés par les Éditions Mermod, à Lausanne, en mai 1933 (n° 121, antidaté de novembre 1932). Roud a repris ce texte, avec des modifications, dans le premier tome de ses *Écrits* de 1950 (Lausanne, Mermod). Dans l'édition augmentée des *Écrits* (Lausanne, Bibliothèque des Arts), publiée en 1978 par Philippe Jaccottet, les suppressions opérées par Roud en 1950 ont été rétablies, et les ajouts conservés. Nous donnons ici le texte de l'édition de 1933, qui sera aussi celui des *Œuvres complètes* à paraître en 2022.

Publié en 1941 à l'enseigne d'Aujourd'hui (Lausanne, Éditions Mermod), *Pour un moissonneur* est repris, légèrement modifié, dans le deuxième tome des *Écrits* de 1950, puis dans l'édition posthume de 1978. C'est le texte de l'édition originale qui est donné ici, comme il le sera dans les *Œuvres complètes* à venir.

